Volume !
La revue des musiques populaires

3 : 0 | 2004
Rock et Cinéma

Phantom of the Paradise de Brian de Palma, un témoignage

Phantom of the Paradise *by Brian De Palma: A Testimony*

Jérôme Didelot

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/volume/2147
DOI : 10.4000/volume.2147
ISSN : 1950-568X

Éditeur
Association Mélanie Seteun

Édition imprimée
Date de publication : 30 janvier 2004
Pagination : 45-49
ISBN : 1634-5495
ISSN : 1634-5495

Référence électronique
Jérôme Didelot, « *Phantom of the Paradise* de Brian de Palma, un témoignage », *Volume !* [En ligne], 3 : 0 | 2004, mis en ligne le 30 août 2006, consulté le 13 novembre 2021. URL : http://journals.openedition.org/volume/2147 ; DOI : https://doi.org/10.4000/volume.2147

L'auteur & les Éd. Mélanie Seteun

éditions seteun

Jérôme Didelot, « Phantom of the Paradise, un témoignage », *Volume ! La revue des musiques populaires*, hors-série n° 1, 2004, p. 45-49.

Éditions Mélanie Seteun

Phantom of the paradise de Brian De Palma, un témoignage

par

Jérôme Didelot

Musicien au sein du groupe Orwell

« J'ai écrit un opéra… »

Je ne sais avec exactitude quelle en est la raison, mais chaque fois que je pense au film *Phantom of the Paradise*, je me rappelle cette tirade désespérée de l'artiste maudit Francis Lalanne à l'occasion d'une émission de télévision. Au-delà du ridicule de la situation, le chanteur incompris accusant les mystérieux « ronds-de-cuir » de l'empêcher de réaliser son projet touche bien aux grands thèmes de la création abordés dans le film : l'authenticité, la concession, la diffusion voire la dépossession.

Cette référence dérisoire est peut-être une façon de dédramatiser ce qui fut un véritable choc culturel, pour l'adolescent quelque peu attardé que j'étais, à l'époque où j'ai découvert cet ovni de Brian De Palma, baignant alors dans les effusions sanglantes des premiers Carpenter ou Cronenberg plus volontiers que dans les eaux douces de la comédie musicale hollywoodienne.

Phantom of the Paradise représente une collision entre deux arts que je consommais jusqu'alors de façon strictement indépendante : la musique et le cinéma. La première me semblait suffisamment évocatrice pour que le second n'empiète sur mon champ imaginaire.

Certes je n'étais pas resté insensible aux délires visuels des grands films « rock » des années soixante-dix, de *Tommy* à *The Wall*, mais *Phantom of the Paradise* est bien plus que la simple interprétation cinématographique d'une œuvre musicale. La partition du génial Paul Williams – qui joue également le rôle du producteur Swan – est sans doute un ingrédient déterminant de la réussite du film, mais pas son fonds de commerce. Elle en est l'une des héroïnes, tantôt pure puis déformée, une pâte à modeler désincarnée qui évoque avec ironie le monde de la chanson pop. Il est assez naturel que cette œuvre baroque ait autant d'impact sur quiconque s'essaie à écrire des chansons, car elle représente une savante allégorie de la création musicale et sa diffusion, s'appuyant aussi bien sur l'imagerie « glamour » du show-biz des années soixante-dix que sur plusieurs grands mythes de la littérature fantastique : *Faust* de Goethe, *Le fantôme de l'opéra* de Leroux et *Le portrait de Dorian Gray* de Wilde.

L'académie du neuf

Pour exister, la musique de l'artiste Winslow Leach doit passer aux mains de l'industrie, symbolisée ici par le machiavélique Swan, mais à quel prix… Le sacrifice de sa personne physique – le héros est défiguré par une presse à disque – mais également morale (son intégrité, d'où le pacte « faustien ») au risque de voir son œuvre lui échapper, se réincarner via d'autres interprètes. Swan se nourrit de l'énergie créatrice des artistes, contrôlant par ailleurs tous les rouages de la production depuis son Paradise, sorte de Star Academy à la mode soixante-dix où les acides sont plus répandus que les Houcine. Il est d'ailleurs amusant de constater les multiples similitudes avec ce programme télévisé si populaire aujourd'hui : des auditions filmées par d'innombrables caméras, un jury intouchable, l'apologie de l'interprétariat, l'appropriation des œuvres originales… Il faudrait y ajouter les partouzes des colocataires et l'analogie serait encore plus probante (Swan dispose d'un « vivier » de groupies qui ferait pâlir Bryan Ferry). En accumulant les scènes de voyeurisme « technologique » – les écrans de contrôle font de Swan un observateur omniscient – De Palma met en avant le pouvoir grandissant de l'image télévisée et présage ainsi la « télé-réalité » d'aujourd'hui.

La perte de l'authenticité est un des thèmes forts du film. Winslow a non seulement perdu son œuvre et son apparence, mais également sa voix. L'une des scènes les plus mémorables, à mon sens, est celle dans laquelle Swan propose au *Phantom* de reconstituer artificiellement le timbre de son

organe détruit. Alors que la triste créature s'ébroue devant un microphone, le producteur filtre le son à travers de mystérieux appareils jusqu'à obtenir une réminiscence fugitive de la voix disparue du musicien, encore plus fantomatique que sa personne. Cet acte morbide symbolise l'effacement de la personnalité de l'artiste devant la puissance, à la fois idéologique et technique, de l'industrie. Elle spolie dans un premier temps, puis restitue une parcelle résiduelle, mais surtout factice, de l'identité artistique.

« Look what they've done to my song... »

Bien sûr on peut croire que par le biais de cette satire le jeune cinéaste qu'est Brian de Palma en 1974 s'attaque à la politique des grands studios hollywoodiens plutôt qu'à celle des maisons de disques (on en est même certain à la lecture des entretiens du réalisateur avec les deux journalistes Samuel Blumendeld et Laurent Vachaud). Toutefois je suis tenté de faire un parallèle entre la manipulation de Swan et la pseudo reformation des Beatles en 1996. A l'occasion de la sortie commerciale des coffrets *Anthology*, Paul McCartney, George Harrison et Ringo Star, associés au producteur Jeff Lynne (tête pensante du mésestimé Electric Light Orchestra) décident de travailler sur des enregistrements inédits de John Lennon. Avec tout le respect que j'ai pour les protagonistes, et bien que le résultat soit loin d'être honteux (la chanson *Real love* est même enthousiasmante), on peut émettre quelques réserves éthiques sur cet acte de quasi résurrection. La version originale de Lennon, enregistrée un an avant sa mort dans des conditions non professionnelles et qu'on peut entendre sur la bande originale de *Imagine*, a un impact émotionnel très fort du fait de son authenticité, de ses maladresses. Elle est un moment suspendu de la vie du musicien, l'instantané d'un aperçu de son génie saisi dans un appartement new-yorkais en 1979. Reconstruire la chanson près de vingt ans plus tard, l'enrober de technologie et d'ornements nouveaux, c'est en quelque sorte une exhumation, voire une profanation. Cette idée, peut-être extrême, est en tout cas renforcée par l'argument commercial qui avait entouré la sortie de ces compilations, basé essentiellement sur la parution de ces morceaux inédits. La voix de Lennon, fantomatique elle aussi, flottant dans le temps, traversant les époques, rappelle immanquablement le chant de Winslow artificiellement ressuscité.

L'envers du paradis

Pour en revenir au film, il faut rappeler qu'il est sorti à une époque – le milieu des années soixante-dix – où la mode de l'album « concept » était très répandue dans le milieu du rock, particulièrement au sein de la scène dite progressive. On se souvient de *Tommy* des Who dès 1969, ou encore *The Lamb lies down on Broadway* de Genesis et *The Rise and fall of Ziggy Stardust* de Bowie. Ces disques ont la particularité de raconter des histoires, de créer des personnages, ils sont en quelque sorte des scénarios. A l'heure où le rock devient une fiction narrative et s'immisce donc dans l'univers du film, il est amusant de noter que *Phantom of the Paradise* fait le chemin inverse et s'intéresse au processus de création musicale dans le contexte du show-biz de l'époque. Spécialiste des effets de miroirs, De Palma propose donc un reflet déformant à un milieu pourtant habitué à se regarder.

Ce narcissisme inhérent au culte de la *rock star* est vraisemblablement hérité du mythe de la jeunesse éternelle de Dorian Gray, habilement intégré à la thématique du film à travers le personnage du producteur Swan. Le journaliste Philippe Azoury évoquait d'ailleurs l'influence de l'écrivain et personnage Oscar Wilde sur les grandes figures du rock dans un récent numéro des *Inrockuptibles*, en prenant notamment pour exemple la publicité pour l'eau minérale Vittel, celle qui apporte tant de jouvence à un David Bowie décidément plus pressé de s'enrichir que de vieillir.

Trente ans après sa sortie, *Phantom of the Paradise* est donc toujours source de réflexion et d'interprétation des plus actuelles, et possède la force des grandes œuvres indémodables. D'aucuns diront que l'avenir d'Internet pourrait le rendre obsolète, si le téléchargement amenuisait le pouvoir des producteurs et faisait disparaître les supports commerciaux – donc les diffuseurs de la grande distribution – détruisant ainsi ce lien pervers entre les artistes et le public.

Mais la profusion des fabriques à stars de la « télé réalité » me fait penser que ce n'est pas pour demain.

Et si d'aventure les futurs participants de la « Star'Ac » venaient à reprendre du Francis Lalanne, souhaitons leur de ne pas voir leurs nuits hantées par le catogan du musicien spolié… en même temps, on a les fantômes qu'on mérite.

Biblio-filmo-discographie

The Beatles (1996), *Coffrets Anthology*, EMI – CD.

David Bowie (1972), *The rise and fall of Ziggy Stardust*, EMI – CD.

Samuel Blumendeld & Laurent Vachaud, *Entretiens avec Brian de Palma*, Paris, Calmann-Levy.

Genesis (1974), *The lamb lies down on Broadway*, Charisma – CD.

Pink Floyd (1979) *The wall*, EMI – CD.

John Lennon (1988) *Imagine*, Capitol – CD.

Orwell (2002), *Des lendemains*, Wagram – CD.

Alan Parker (1982), *The Wall*, (le film).

Look what they've done to my song, Europop 2000 / Pop Lane

Ken Russel (1975), *Tommy*, (le film).

The Who (1969), *Tommy*, Polydor – CD.

Star Academy (2003), émission de TF1.

Les Colocataires (2004), émission de M6.